

Et Grenoble fit **FLORES**!

Au sortir des tranchées de Verdun et du Chemin des Dames, Citation décernée pour maints faits de bravoure aux combats et Croix de Guerre remise par le général Pétain, Albert-Pierre Marchand a 33 ans en 1918. Meylanais natif de Crolles musicien brancardier du 99ème Régiment d'Infanterie, il est libéré après 7 ans sous les drapeaux dont 4 années de Grande guerre.

Marié depuis octobre 1911, il retrouve alors son épouse Léa, l'Amour de sa vie qui lui donnera plus tard un fils unique, Raymond. En cette deuxième décennie finissante de ce 20ème siècle agité, il va alors falloir reconstruire et sa vie, et l'économie permettant de la traverser en fondant une Famille.

Albert-Pierre Marchand est un homme cultivé et « créatif », passionné de lectures, d'écriture, de peintures et de poésie. A son domicile, il reçoit de nombreux amis parmi lesquels, le peintre Jules Flandrin, le poète Jacques Noël, la poétesse du haut Meylan, Emilie Picot, et les soirées s'achèvent fort tard autour de discussions animées sur fond d'airs de violon qu'aime tant jouer son fidèle ami Lucien Schmitt.

Aussi doué manuellement qu'intellectuellement, Albert-Pierre va alors avoir l'idée de se servir de l'ancienne tradition des tanneries de l'Île Verte à Grenoble. En effet, l'Isère est encore réputée pour la qualité de ses peaux et son savoir-faire dépasse largement le cadre départemental.

Alors, après la célèbre ganterie Dauphinoise, c'est la création de toute une gamme de petite maroquinerie composée des premiers étuis pour peignes, pour ciseaux, les étuis pour les poudriers des dames et autres petites trousse, porte-monnaie, étuis à timbres, pochettes pour montres et même pour les chapelets!

Ces créations vont connaître un succès rapide et Albert Marchand va travailler avec constance et acharnement au développement de ses produits, devenant « le spécialiste de la gainerie souple ».

Rapidement en vogue au sein de la bourgeoisie grenobloise, ces étuis sont également personnalisés sur demande via l'utilisation de pochoirs permettant une bonne tenue des motifs sur les pièces de cuir.

Fort de ce premier succès commercial, et bien conscient que ce temps d'après conflit mondial favorise un goût pour l'esthétique et le raffinement, il va alors créer l'ustensile pratique et qui deviendra vite indispensable à la beauté capillaire féminine: le bigoudi.

Ainsi, baptisé « Le Favori », le bigoudi d'abord fabriqué en cuir bourré va progressivement évoluer en bigoudi sur ressort. Et là, c'est à nouveau la consécration de ce nouvel ustensile. L'entreprise grandit et elle a gagné un nom de marque que de nombreux grenoblois n'ont pas oublié: **FLORES**. Très vite, les coiffeurs, y compris les plus grands comme Alexandre, vont vouloir utiliser ce petit ustensile fabriqué à Grenoble par la Sarl Florès.

La clientèle va rapidement s'étoffer et les bigoudis grenoblois vont alors gagner les rayons des enseignes célèbres comme Les Galeries, Prisunic, Dames de France et autres Monoprix.

Parallèlement, Albert Marchand va participer au renouveau de l'économie grenobloise et figurera aux côtés de son ami l'avocat Maître Eymery pour refaire paraître en 1921 l'hebdomadaire *Les Affiches de Grenoble et du Dauphiné*.

Florès va prospérer jusqu'à la fin des années soixante-dix. La concurrence asiatique commence alors déjà à être présente sur ce marché et il faut songer à une diversification et à un développement de l'outil de production. L'entreprise est alors cédée à *Teisseire*. Les commandes continuent d'affluer mais la nouvelle direction de *Teisseire*, perdant de vue et d'objectif ce qui avait fait le succès de Florès, la production de bigoudi, souhaite s'engager sur la fabrication de parfums. Des essais de jus sont alors mis au point à Grasse, une campagne de communication doit voir le jour via une célébrité du cinéma de l'époque, puis, brutalement il est décidé d'arrêter toute activité.

De Florès il ne restera alors que le nom attribué au laboratoire d'arôme du groupe fabricant de sirops.

Stéphane Marchand